

Brûlons les livres¹

1. La fin du livre

Le livre tire à sa fin.

On a tout fait pour le sauver. On l'a relié de cuir, gravé en or, on l'a rendu aussi lourd que le marbre. Le livre est devenu fétiche. Sa valeur a grimpé au point où il en est presque disparu.

Et puis on a tenté de le sauver en le faisant proliférer, en le reproduisant en millions de copies. Jusqu'à ce que le livre soit diffus dans sa diffusion et qu'il en devienne virtuel. Le temps du livre est déjà passé. Le livre est devenu phénomène éphémère.

Mais il est possible que le livre ait toujours été éphémère.

2. Qu'est-ce que le livre ?

Nous avons oublié ce qu'est l'essence du livre. Pour se le rappeler, je vous propose de retourner aux anciens textes de la Torah et aux livres du Talmud, à la pensée rabbinique qu'ils contiennent, une façon de penser l'être, le sujet, les langues et le monde qui se trouve à la source de la pensée occidentale et au coeur de la toute première idée du Livre.

Mon intérêt pour ce courant originaire n'a rien d'ethnique ou religieux. Même si elle a été ensuite réprimée et submergée par la pensée dominante grécochrétienne, la pensée rabbinique refait périodiquement surface pour troubler la métaphysique occidentale. À titre d'exemple : Spinoza, Benjamin, Heine, Kafka, Freud, Marx, Derrida.

Mais ici, je voudrais m'appuyer en particulier sur l'oeuvre du cabaliste du 13e siècle Abraham Abulafia,² ainsi que sur l'étude récente de Marc-Alain Ouaknin sur le Rabbin Nahman de Braslav du 18e siècle.³ Abulafia et Nahman donc : deux juifs hérétiques.

Au seizième chapitre du traité *Chabbat* du Talmud, les sages imaginent un incendie ayant lieu le jour saint, journée au cours duquel il est interdit d'allumer et même d'éteindre un feu. Et cela même si sa propre maison est enflammée. Que faut-il faire des livres qui brûlent? Il faut les sauver... Et si l'âge ou l'usure a endommagé un livre, qu'il lui manque des pages entières, qu'il ne lui reste que les marges de pages? Faut-il le sauver quand même? Jusqu'à quelle limite un livre est-il considéré comme un livre digne d'être sauvé du feu?

La réponse : 85 lettres. Un livre doit être sauvé, pourvu qu'il contienne 85 lettres.

3. Le passage du sens (et) du livre

Pourquoi 85 lettres? D'abord il faut savoir que l'ancien texte de la Torah ne contenait aucune voyelle, aucune ponctuation et seulement un espace occasionnel entre les mots — en hébreu *paracha*, littéralement coupé ou séparé. On retrouve dans le Livre des Nombres (Chapitre 10 :35 et 36) un passage en particulier qui se traduit comme suit :

« Quand l'arche partait, Moïse disait: Lève-toi, Éternel! Et que tes ennemis soient dispersés! Que ceux qui te haïssent fuient devant ta face!

Et quand on la posait, il disait: Reviens, Éternel, aux myriades des milliers de divisions d'Israël! »

Ce passage est unique parce qu'il est isolé entre deux *nounim* (la lettre « n » en hébreu) à l'envers. Parce qu'il est en quelque sorte coupé et mis à part par les deux lettres à l'envers, ce passage a été désigné par les sages comme un livre en soi. Un livre qui n'est pas à sa place. Cependant, à savoir quand et là où le passage sera repositionné reste à déterminer; c'est une tâche pour le temps du Messie, une tâche pour l'à-venir. Entre temps, il demeure en place, quoique marqué à raturer, donc sous rature.

Ces deux lettres *nounim* inversées sont la trace d'une rature du passage même qu'elles isolent. Or ce passage contient 85 lettres. Ainsi fonctionne la pensée rabbinique métonymique pour ne pas dire alambiquée : le passage est livre qui est à la fois écrit et raturé, à sa place et déplacé.

Ce raisonnement n'est aucunement purement formaliste. Le contenu de ce passage de la Torah parle de l'Arche qui contient les tables que Moïse a descendues du Sinaï, le livre de la loi qui gouverne le sens de toute chose et toute expression. Le passage stipule que l'Arche doit demeurer en mouvement, toujours prête à voyager — ce qui n'est pas déraisonnable pour un peuple qui, à travers son histoire, a appris qu'il faut toujours être prêt à partir.⁴ Le mouvement perpétuel de l'Arche est une métaphore de la mouvance continue de la loi et du sens en général. Il s'agit en d'autres mots, de la différance.

Voilà donc l'essence de ce que nous nommons le livre : qu'il génère indéfiniment du sens, à condition qu'il contienne un minimum de 85 lettres.

L'existence du livre est toujours en devenir. Le Livre n'est ni objet, ni texte, ni lecteur ou lectrice; il est la relation entre eux. Asynchrone, le Livre produit un surplus de sens. Quand il se déplace, il nous déplace. Il est événement. Il est l'éphémère du sens.

4. Brûlons les livres

Un jour d'hiver de l'année 1808, le rabbin Nahman de Braslav,⁵ ayant terminé la rédaction de son livre magistral portant sur la Kabbale rassembla ses élèves pour brûler son unique copie. « Du « Livre brûlé, » il ne nous reste que le titre et une tradition qui nous explique la nécessité de brûler les livres saints... »⁶

Le rabbin Nahman brûla son livre non pas simplement parce qu'il est défendu de divulguer les secrets Kabbalistes, mais parce qu'« il est interdit d'être vieux. » Il faut faire place aux nouveaux livres. Aux nouvelles idées, aux nouvelles interprétations. Interdite, la nostalgie.

Dès que la loi devient objet, que le livre devient objet, le flux libre des signifiants, le jeu du langage et la production ambiguë du sens sont mis en danger d'être arrêtés. « Le monde, dit R. Nahman, abîme cela. » Le monde, pour Nahman, cherche à fixer le sens « à jamais », c'est-à-dire pour toujours. Le monde est *ce qui se refuse à la disparition*, « ce qui se pose là devant nous, avec violence et impudeur... ! C'est ce qui appartient à la possibilité d'être saisi par le regard, la pensée ou la main ! C'est ce qui est donné dans un présent, dans un 'main-tenant', que je peux faire mien par un geste d'appropriation ! »⁷

« Le livre échappe à toute emprise. La parole des livres est toujours reprise, mais jamais comprise. Elle arrache le discours à la continuité. Elle fait miroiter l'insaisissable sans jamais la capturer. »⁸ Éphémère.

Brûler le livre est un geste semblable à celui de Moïse brisant les Tables de la Loi en apprenant l'existence du Veau d'or. Ce n'est pas par excès de colère que Moïse brisa la loi. L'annulation de la Loi, c'est sa fondation même. La brisure de la loi signifie son impossibilité à être idole, lieu de perfection, livre total. « Le Livre réel n'existe pas : ses exemplaires morcelés qui courent partout au fond des temps exposent l'écrit en un appel à la parole, à la lecture qui le fissure et lui invente des histoires. »⁹

5. Paradoxe du livre qui n'est pas là

Rabbi Nahman affirme : « Tous les livres sont brûlés ! Il faut brûler tous les livres qui ne le sont pas encore ! » Paradoxe : nous avons des livres qui disent leur propre absence : « Le livre est la manifestation de l'absence du livre. »¹⁰

Paradoxe : le Talmud contient la Loi orale. Il est écrit dans un des tomes du Talmud qu'il est interdit d'écrire la Loi orale. Cette écriture autorisée n'en est pas une, et ces livres ne sont pas des livres. Le livre est absent de lui-même.¹¹

C'est le paradoxe du livre, qui est à la fois brûlé et toujours intact, qui génère le temps. Le paradoxe nous projette dans l'à-venir, dans un futur où sera résolu le paradoxe du livre. « [Or] le futur-à-venir, tout comme le Messie, n'est pas pour Rabbi Nahman une étape, un accomplissement du temps, mais est, au contraire, son impossible accomplissement qui le constitue justement en tant que temps. »¹² L'éphémère n'est pas l'effet d'un toujours-présent, mais plutôt l'effet d'un temps qui n'est pas encore, mais toujours à-venir.

Le temps existe seulement à partir du moment où il fait surgir du nouveau, ce que je ne peux maîtriser. Le feu qui brûle les livres ouvre le monde à l'infini, à l'inconnu, à l'à-venir.¹³

6. L'exercice de l'écriture

Ce qui reste du livre, c'est la pratique de l'écriture. Qu'est-ce que l'écriture? Le Maître cabaliste du 13^e siècle, Abraham Abulafia, nous offre une vision rabbinique de la langue et de l'écriture comme exercice continu de déplacement métonymique. Dans son texte *Or he-Sekhel*, il nous propose une méthode appelée *tzeruf* pour atteindre l'*unio mystica*. Il s'agit d'un exercice de permutation des 22 lettres de l'alphabet hébreu avec les cinq voyelles et les lettres du Tetragrammaton. Cette combinaison sans fin des lettres, c'est l'écriture.

« La technique méditative du *tzeruf*, » explique Perle Epstein, « utilise le langage pour couper au travers de sa propre structure. »¹⁴ L'écriture travaille à « désignifier » les fixations sémantiques de la langue.

« Les lettres, » proclame Abraham Abulafia, « sont, sans aucun doute, la racine de toute sagesse et connaissance et sont elles-mêmes le contenu de toute prophétie; elles apparaissent dans la vision prophétique comme des corps opaques qui parlent à l'homme, face à face, proclamant la plupart des compréhensions intellectives qui sont pensées dans le coeur de celui qui les profère. Et elles nous apparaissent comme si des anges vivants et purs les remuaient et les enseignaient à l'homme, qui les fait tourner en roue dans les airs, volant de leurs ailes, et elles sont esprit dans l'esprit. »¹⁵

Le mot précède le monde, les lettres sont à la fois des créations matérielles et sacrées desquelles émanent toutes choses. Parce que chaque lettre est une condensation d'autres sens, le sens est multiple et peut être soutiré par une variété de méthodes herméneutiques.¹⁶

La permutation des lettres doit être accompagnée par des gestes précis de la tête et du corps et une respiration contrôlée. L'écriture, pour Abulafia, est une pratique matérielle du corps, érotique. « La tradition n'est rien sans le véhicule du corps. Regardez en vous et vous arriverez à trouver le commencement de la pensée : vous verrez qu'il voyage à travers votre corps et vos membres. »¹⁷

« Le texte... explique le Rabbin Nahman, nous apparaît comme un voile cachant et montrant à la fois des formes, des sens, des visages et des corps, des mots et des lettres, un monde clignotant, 'visible et invisible'... »¹⁸

La langue en mouvement continuuel c'est ce que nous appelons la poésie. La poésie, par sa manière concentrée de combiner les lettres et les mots, génère une multiplicité de niveaux et de degrés de sens. L'écriture est parole en étincelles, en échardes.

Le livre est un golem

Vers les dernières étapes de l'exercice méditatif décrit par Abraham Abulafia apparaît le *partzuf* ou golem, un être physique, de forme humaine. La création d'un golem n'est qu'un sous-produit de l'activité spirituelle attestant de son succès. Le golem est silencieux. Il ne s'explique pas. Il est sans âme. D'ailleurs, il est strictement interdit de faire quelque usage que ce soit du golem. Le livre ne livre rien; il délivre.

La création du golem a déjà été comparée à l'acte de la création artistique.¹⁹ Le livre serait une forme d'autocréation, une tentative de vaincre la mort, transformant l'écrivain en demi-dieu. Une telle lecture accommode peut-être bien l'oeuvre phallogocentrique d'auteurs « habités par un fantasme de toute-puissance, »²⁰ obsédés par le désir de se reproduire, de procréer. Ils produisent ainsi un objet lourd de feuilles mortes, un corps ni complètement vivant ni entièrement mort, un livre golem.

Mais le livre, comme le golem, pourrait être autre chose. Le livre est la trace de l'événement qui a eu lieu. Cet événement qu'est l'écriture, la permutation des lettres qui agit sur la langue, le sujet et le monde. Tout comme le golem, tout comme ce passage marqué entre deux espaces de la Torah qui est à la fois présent et absent, tout comme les brisures de la loi, le livre existe et n'existe pas. Il brûle. Le livre est en flammes, il est, il a toujours été pur éphémère.

L'écriture ne vise pas à nous livrer un message, mais plutôt à nous délivrer du golem en nous, à défaire les configurations qui nous sont imposées dès notre naissance par l'idéologie, la religion, la politique et la grammaire.

Le lecteur ou la lectrice tient entre ses mains un golem en feu, une tablette éclatée. Aucune lecture ne parviendra à retourner à la source, à réduire le dire du livre à un vouloir-dire. Au contraire, la lecture talmudique fait éclater tout sens unique d'un texte pour permettre aux mots, aux lettres de se parler entre eux. La lecture produit un suspens, une distance irréductible entre lecteur et texte, entre texte et auteur. Cette fissure, cette séparation est la condition qui rend possible l'existence de l'autre. La lecture vise à reconnaître et respecter l'existence de l'autre, sa différence et l'irréductibilité de cette différence.

Lire n'est donc pas le rassemblement du monde dans une parole, mais son éclatement. La lecture talmudique, à l'opposé du *logos* grec, ne cherche pas à récolter, à mettre à l'abri et à conserver. Le livre n'est pas un veau d'or.²¹ Le texte n'est pas un dévoilement instantané de l'Un, mais bien un processus d'interprétation continu et séquentiel. Lire c'est désignifier le texte, détruire le golem, brûler le livre.²²

Le livre existe seulement dans les rapports entre le lecteur et l'écrivain, dans ce bref instant où les lettres se mettent à tourner comme les grandes roues des anges, flamboyantes de sens pour s'envoler en cendres. Ce moment-là, cet éphémère au vol, c'est le livre.

Robert Majzels

¹ Une version de ce texte fut présentée lors de la Rencontre québécoise internationale des écrivains sous l'égide de l'Académie des Lettres du Québec à Montréal du 20 au 23 avril 2006.

² Voir en particulier Moshe Idel, *The Mystical Experience in Abraham Abulafia*, traduit de l'hébreu par Jonathan Chipman, New York, N.Y. : State University of New York Press, 1988.

³ Marc-Alain Ouaknin, *Le Livre brûlé. Philosophie du Talmud* (Paris : Lieu Commun, 1986, 1993).

⁴ Ainsi, contrairement aux affirmations sionistes : "L'Israël n'est pas en Israël". (E. Lévinas, *L'au-delà du sujet: lectures et discours talmudiques* (Paris: Minuit, 1982).

⁵ C'est chez le rabbin Nahman de Braslav, un maître hassidique (désigné hérétique par ses confrères) que l'on retrouve une vision de l'éphémère absolument affirmative. À propos du sens affirmatif et nostalgique de l'éphémère, voir Christine Buci-Glucksmann, *L'Esthétique de l'éphémère* (Paris : Galilée, 2003).

⁶ « Ce Livre brûlé ce n'est pas le récit de l'ensemble des mesures visant le blocage de la transmission de la tradition juive. Il ne s'agira donc pas des vingt-quatre charretées de manuscrits du Talmud confisqués le 6 juin 1242, et brûlés sur l'actuelle place de l'Hôtel-de-Ville de Paris sous le règne de Saint-Louis. Il ne s'agira pas, non plus, du fait que tous les exemplaires du Talmud furent confisqués par un décret de l'Inquisition et brûlés à Rome, le 9 septembre 1553... » (Ouaknin). Ni des flammes d'Auschwitz.

⁷ Ouaknin, p. 410.

⁸ Ouaknin, p. 407.

⁹ D. Sibony, *La Juive*, cité dans Ouaknin, p. 410.

¹⁰ Ouaknin, p. 407.

¹¹ Wittgenstein: "If a man could write a book on Ethics which really was a book on Ethics, this book would, with an explosion, destroy all the other books in the world." "Lecture on Ethics" in Critchley, *The Ethics of Deconstruction: Derrida and Levinas* (Oxford: Blackwell Publishers, 1992), p. 1.

¹² Ouaknin, p. 376-7.

¹³ Le mot « feu » s'écrit en hébreu *Éch* (*Aleph-Chin*), de la première à... l'avant-dernière lettre.

¹⁴ Perle Epstein, *Kabbalah. The Way of the Jewish Mystic*. Réimpression Boston: Shambhala Publications, 1978, p. 76.

¹⁵ Idel, p.101. Traduction de l'anglais RM.

¹⁶ Exemple de la méthode d'interprétation *gématria*: le mot *zachor*, "se rappeler," a une valeur numérique de 227, et *shachoch*, "oublier" de 328, une différence de 101. Il faut donc pour se rappeler de quelque chose le répéter 101 fois.

¹⁷ Idel, p. 101.

¹⁸ Ouaknin, p. 12.

¹⁹ Voir Régine Robin, *Le Golem de l'écriture*, Montréal : XYZ, 1997.

²⁰ Robin discute Romain Gary, Joseph Roth, Philip Roth — notons que Kafka ne figure pas parmi ceux-là.

²¹ « La présence de Dieu est inscrite ou tracée dans le texte même et non dans un corps. Le divin est situé dans le langage, pas dans la personne. » Susan A. Handelman, *The Slayers of Moses, The Emergence of Rabbinic Interpretation in Modern Literary Theory*, Albany, NY: State University of New York Press, 1982, p.88-9.

²² « ...par un regard intensif sur les lettres, nous dit Marc-Alain Ouaknin, celles-ci commenceront à faire de la lumière, à se mélanger, à se combiner et [le lecteur] pourra voir de nouveaux arrangements de lettres, de nouveaux mots, et il pourra voir dans le livre des choses auxquelles l'auteur n'a pas du tout pensé. » Ouaknin, p. 394.